

Les grandes écoles sous haut patronage

Dans le cadre de levées de fonds record, les fleurons de l'enseignement supérieur sollicitent les plus riches pour pallier le recul des aides publiques. Et tentent de limiter la volatilité d'une philanthropie d'un nouveau genre.

19^e

fortune
professionnelle
de France



Baranday/École Polytechnique

assumée de mobiliser de riches anciens élèves pour financer leurs programmes de bourses, de recherche ou d'extension de campus.

Cette démarche est récente. En France, la culture philanthropique dans l'enseignement supérieur demeure balbutiante, comparée aux *pledges* XXL des universités anglo-saxonnes. « Hormis pour certains établissements comme HEC ou Polytechnique, qui cultivent une longue tradition du don individuel, rappelle Arthur Gautier, professeur associé à l'Essec et titulaire de sa chaire philanthropie, la plupart des écoles et universités s'y sont intéressées après l'adoption de la loi Aillagon de 2003 [introduisant une réduction d'impôt sur le revenu de 66% pour les particuliers]. Auparavant, la philanthropie dans ces établissements se limitait surtout au mécénat d'entreprises. »

Soutien vital

Si les grands groupes continuent de mettre la main à la poche, plusieurs fortunes sortent de l'ombre à la rescousse de leur alma mater. Car entre baisse des subventions publiques et concurrence accrue, l'appui de mécènes V.I.P. – majoritairement des hommes – est devenu précieux. « Le soutien de la fondation est aujourd'hui vital pour HEC et son ambition de devenir une marque mondiale », martelait Eloïc Peyrache, le doyen d'HEC, lors de la soirée de clôture de la dernière levée de fonds, à laquelle 300 grands donateurs ont participé (sur 5 700 mécènes). « Chaque don compte, mais les plus gros nous permettent de gagner des années sur des projets coûteux, assure Brynhild Dumas, déléguée générale de la ►►►

Amira Salmi n'est pas près d'oublier son immense soulagement après son admission à CentraleSupélec l'an dernier. « En tant que boursière, je savais que j'étais exonérée des frais de scolarité, pas que j'allais aussi recevoir 2 000 euros de la fondation, sourit-elle. Cela m'a retiré une énorme épine du pied. » L'étudiante doit cette bourse à un bienfaiteur en particulier : Stéphane Bancel. Diplômé de l'école Centrale Paris, le fondateur de la biotech Moderna a fait un don de 3 millions d'euros à la fondation de l'école pour qu'elle ouvre son Centre des diversités et de l'inclusion en 2023.

Cette généreuse contribution est à l'image de l'effervescence de dons individuels engrangés dans les grandes écoles et universités ces dernières années. En novembre, la machine s'est emballée. Coup sur coup, HEC annonçait avoir levé 213 millions, l'École polytechnique dévoilait son objectif de 200 millions pour sa nouvelle campagne de fundraising et CentraleSupélec réalisait l'exploit de collecter en une soirée 1 million d'euros de promesses de dons. Depuis mai, c'est au tour de l'ESCP de défendre sa première levée de fonds XXL. Objectif : rassembler 100 millions d'ici à 2030. Et, à chaque fois, la volonté

Patrick Drahi et des élèves polytechniciens, lors de l'inauguration de l'extension du Drahi-X Novation Center, en 2019. En cinq ans, le fondateur d'Altice a investi 10 millions d'euros dans le centre d'entrepreneuriat de l'école.



Soirée grands donateurs à la résidence étudiante de Saint-Ouen de la fondation Dauphine, en mai 2024. Sa construction a été financée en partie par les dons.

CADEAUX XXL



Adrien Nussenbaum
(Miraki)
1,1 million d'euros à HEC pour son programme Imagine Fellows.



Agnès et Stéphane Ifker
(AIP)
8 millions à X pour deux projets de recherche sur la transition énergétique.



Stéphane Bancel
(Moderna)
3 millions à CentraleSupélec pour son Centre des diversités.



Thierry Déau
(Meridiam)
4,5 millions d'euros à l'ENPC pour un nouveau bâtiment.

►►► fondation ESCP. Sans l'aide de Nicolas Motelay, patron du fonds New End, nous n'aurions pas pu déployer notre incubateur sur nos six campus. »

Logique de restitution

Le centre d'entrepreneuriat de Polytechnique n'aurait sans doute pas non plus eu la même envergure sans le soutien de Patrick Drahi, fondateur d'Altice, qui y a investi, lui, 10 millions d'euros entre 2015 et 2019. Plus récemment, Thierry Déau a débloqué 4,5 millions pour l'Ecole nationale des ponts et chaussées (ENPC). « Il existe une culture de l'entraide très forte au sein de l'école, témoigne le responsable du fonds Meridiam, également très impliqué au conseil d'administration de la fondation. Il est normal que je m'investisse à la hauteur de ce que j'ai reçu. »

C'est cette même logique de *give back* qui a poussé le polytechnicien Stéphane Ifker, associé au sein d'Antin Infrastructure Partners (AIP), et son épouse, Agnès, à sortir leur carnet de chèques. En 2022, ils ont versé 8 millions d'euros à l'X pour financer deux projets de recherche du centre Energy4Climate (E4C), dont un démonstrateur de captation de CO₂ présent dans l'eau, bientôt installé sur le lac de l'école. « Nous don-

nions chacun régulièrement à nos écoles de cœur, l'X pour lui, l'Essec pour moi, se souvient Agnès Nicolas Ifker, elle-même fille d'enseignants-chercheurs très sensible aux enjeux climatiques. Un jour, Stéphane a rencontré l'équipe d'E4C, qui cherchait des financements, et m'en a parlé. Pour que la recherche soit efficace, il faut que les chercheurs soient libres, qu'ils aient du temps et des moyens, poursuit-elle. Nous avons cette chance incroyable de pouvoir donner. C'est devenu un projet de couple très enrichissant. » Car les Ifker ne se sont pas contentés de distribuer des millions. Ils participent aussi aux comités de pilotage, ouvrent leurs carnets d'adresses. Comme cette fois où Agnès, ancienne directrice de Galileo Global Education, a mis en relation l'équipe d'E4C avec les étudiants de Penninghen pour le design du futur démonstrateur.

« Beaucoup de grands donateurs s'engagent de plus en plus tôt dès les premiers succès entrepreneuriaux, avec une volonté de s'investir personnellement, constate Marie Cailat, directrice de campagne de la fondation Polytechnique. La décision de don est moins émotionnelle et plus patrimoniale, avec un effort de planification et de réflexion sur la meilleure manière d'avoir de

l'impact. » Pour bichonner cette nouvelle génération de philanthropes, les fondations se sont professionnalisées : petits-déjeuners avec la direction de l'école, soirées de grands donateurs, échanges avec des chercheurs de l'établissement, rencontres avec des étudiants boursiers... « La visite personnalisée du campus est souvent une étape importante », remarque Nathalie Bousseau, directrice de la fondation CentraleSupélec. Et pour les remercier, nous pouvons aussi apposer leur nom sur un amphithéâtre, une salle de travaux dirigés, voire un panneau photovoltaïque ! Mais cela ne suffit pas toujours. « C'est un travail de longue haleine, confie Delphine Colson, déléguée générale de la fondation HEC. L'appui du réseau pour changer les mentalités est essentiel. Pour un grand don, il faut parfois compter trois ans. »

Bases élargies

Car en matière de philanthropie, rien n'est jamais acquis, comme le rappelle le départ de plusieurs donateurs de Sciences-Po Paris au moment du blocage de l'établissement lié à la guerre à Gaza. La volatilité des dons d'une année sur l'autre hypothèque la reconduction de certains programmes. Raison pour laquelle les fondations tentent d'élargir leurs bases. Au printemps, la fondation HEC signait ainsi deux contrats avec des mastodontes, la fondation Bettencourt Schueller et la Dieter Schwarz Stiftung, celle du créateur de Lidl.

Le passage à l'échelle s'effectue grâce aux alumni installés à l'étranger – en particulier au Royaume-Uni et aux Etats-Unis –, plus habitués à être sollicités. Là encore, il faut s'armer de patience. « Pour voir un ancien élève à la tête d'une multinationale, j'ai dû me rendre avec le président de l'université au fin fond des Etats-Unis, se souvient Pauline Leroux-Colin, directrice générale de la fondation Dauphine. La rencontre a duré moins d'une heure. Il nous a beaucoup challengés, mais a finalement donné 500 000 euros. » Parfois, c'est le jackpot. En 2018, l'Insead créait un institut grâce au don record de 40 millions d'euros d'un riche diplômé suisse de son MBA. Un cas d'école. **Marion Perroud**